

Howard S. BECKER, *Comment parler de la société. Artistes, écrivains, chercheurs et représentations sociales*

Trad. de l'américain par Christine Merllié-Yuong, Paris, Éd. La Découverte, coll. Grands Repères Guides, 2009, 316 p.

Boris Solinski



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/311>

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2010

Pagination : 292-293

ISBN : 978-2-8143-0056-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Boris Solinski, « Howard S. BECKER, *Comment parler de la société. Artistes, écrivains, chercheurs et représentations sociales* », *Questions de communication* [En ligne], 18 | 2010, mis en ligne le 09 mai 2012, consulté le 30 août 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/311>

exclusivement sociologique même si elle se réclame en permanence des sciences sociales. Nous citerons l'avertissement donné par l'auteur en introduction de son ouvrage précédent et qui fait défaut ici : « C'est donc du métier de sociologue, ou plutôt du métier de chercheur consacré à l'étude de la société [...] que je parlerai ici [...]. J'ai, de ce fait, fait preuve d'une certaine désinvolture en employant les termes « sociologie » et « sciences sociales » de manière interchangeable » (*Les ficelles du métier*, pp. 28-29). En effet, sans cette précaution, certaines problématiques, analyses ou conclusions peuvent sembler surprenantes quand on les examine à l'aune, par exemple, des sciences cognitives ou de l'histoire.

Publié neuf ans après *Les ficelles du métier* – nous évoquons bien entendu ici les dates les versions originales américaines de ces deux ouvrages – le présent ouvrage offre un thème semblable : il s'agit toujours de comprendre par quel processus il est possible de comprendre et de rendre compte de la société. L'influence du premier ouvrage est décelable en filigrane, si bien que *Comment parler de la société* en apparaît comme une version plus aboutie. Le discours prend davantage de distance avec la sociologie au sens disciplinaire du terme, en ce qui concerne le fond (les écoles de sociologie, le questionnement et les techniques du sociologue) comme la forme (la structure canonique : représentations - échantillons - concepts - logique). *Comment parler de la société* s'affranchit ainsi presque de tout plan en découpant pragmatiquement l'étude en deux temps : d'un côté les idées et de l'autre les exemples. D'autant que, comme Howard S. Becker s'y livrait déjà, on trouve autant d'exemples dans la partie d'idées que d'idées dans la partie d'exemples : « Les chapitres des deux parties font référence les uns aux autres, et mon intention est que l'ensemble ait davantage l'air d'un réseau de réflexions et d'exemples que d'un développement linéaire. Cette approche est sans doute particulièrement adaptée à l'ordinateur qui permet si facilement à un lecteur de passer d'un sujet à un autre, mais ici, désolé, tout est livré sous un format papier » (pp. 11-12). Présentée comme une suite éponyme de cours donnés dans les années 80, les redites entre les chapitres, où l'on assiste davantage à une réflexion en gestation qu'à une démonstration, sont courantes. C'est sans doute là l'un des attraits principaux d'un livre qui donne à voir *Les ficelles du métier* d'Howard S. Becker; au sens ici de l'expérience et de la culture de la réflexion propre à cet éminent sociologue, figure centrale avec Erving Goffman de la seconde école de Chicago.

Howard S. BECKER, *Comment parler de la société. Artistes, écrivains, chercheurs et représentations sociales.*

Trad. de l'américain par Christine Merllié-Yuong, Paris, Éd. La Découverte, coll. Grands Repères Guides, 2009, 316 p.

Sans doute influencé par l'opus précédent d'Howard S. Becker, *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales* (Paris, Éd. La Découverte, 2002), l'éditeur a jugé bon de traduire « *Telling about society* » par *Comment parler de la société* alors que le thème du livre serait plutôt « parler de la société », voire « comment on raconte la société ». Il ne s'agit donc pas d'une méthode mais d'un constat sur la façon dont la société a été étudiée et représentée par les « artistes, les chercheurs et les écrivains », pour paraphraser le sous-titre du livre. Autre ambiguïté qu'il nous faut lever : l'analyse est ici

Mais l'originalité de sa pensée est sans doute de faire de la fiction et de l'art, à l'instar de la sociologie, les reflets fidèles de la société, et ainsi de soutenir une sociologie du particulier; où la méthode scientifique rejoint l'intuition sensible et l'élan créatif : « Ce cours est fondé sur une stratégie comparative. Il s'agit de comparer les genres de représentation les plus divers : depuis les films, romans, pièces de théâtre d'une part, jusqu'aux tableaux, courbes, graphiques et modèles mathématiques d'autre part, et tout ce que l'on peut imaginer entre les deux. La comparaison concerne la manière dont ces moyens résolvent les problèmes génériques des représentations de la réalité sociale » (p.10). Ainsi trouve-t-on des chapitres consacrés aux photographes Walker Evans, Dorothea Lange et Robert Frank, aux romanciers Georges Perec, Italo Calvino et Jane Austen, ainsi qu'aux auteurs de théâtre George Bernard Shaw, Caryl Churchill ou Wallace Shawn qui côtoient les considérations sociologiques d'Everett Huges, les tableaux et graphiques du statisticien John Tukey ou les analyses scientifiques d'Erving Goffman. Et pour mettre en œuvre son programme, l'auteur se refuse à tirer analyses et conclusions, laissant au lecteur le soin d'en faire ou non son miel : « Je suis convaincu qu'il n'y a pas une manière qui soit la meilleure pour parler de la société. De multiples genres, de multiples méthodes, de multiples formats peuvent tous faire l'affaire. Au lieu de méthodes idéales pour ce faire, le monde nous offre des possibilités parmi lesquelles choisir » (p.295). Cette remise en cause des fondements de la démarche sociologique, voire de ce que la société représente à nos yeux, témoigne du refus d'Howard S. Becker de se satisfaire de l'acquis, ainsi que de son souci permanent de privilégier toujours la question sur la réponse, seule génératrice de créativité et de renouvellement : « Pour conclure, toutes ces considérations nous laissent en proie à la question de savoir si toute espèce de description sociale n'a pas deux aspects : le désir de montrer et le désir d'expliquer. C'est peut-être cette tension entre les deux qui structure toute analyse sociologique » (p.278). La fascination que l'auteur éprouve pour la fiction est que celle-ci, loin de réduire le réel en l'interprétant, lui fait écho, donc le démultiplie sans tenter de l'enfermer dans une explication unique : « Les concepts non ambigus des sociologues produisent des résultats non ambigus. Les descriptions littéraires échangent la clarté et l'unidimensionnalité avec l'aptitude à effectuer des analyses multiples des multiples possibilités contenues dans une histoire » (p.293). Le lecteur, le spectateur, l'auditeur est ainsi le vrai – le seul? – sociologue de la culture, alors que la science, en donnant la réponse tout en nous

épargnant le cheminement, cantonne ceux-ci à un rôle passif, à recevoir sans avoir demandé. Car parler de la société, ce n'est pas la traiter comme un corps extérieur, mais bien entamer un dialogue, puisque, ce faisant, il ne s'agit jamais que de parler de nous. La sociologie qu'appelle Howard S. Becker de ses vœux est donc d'abord un voyage vers nous-mêmes, qui ne peut se faire sans notre participation.

Boris Solinski

CREM, université Paul Verlaine-Metz
boris.solinski@gmail.com